

Psychose dans l'institution Prolonger les lignes du jeu de go

Arthur MARY Psychanalyste, docteur en psychopathologie clinique, diplômé en anthropologie. Travaille comme psychologue clinicien en psychiatrie adulte

Qu'est-ce qu'un jeu de plateau peut offrir à la rencontre avec des sujets psychotiques ? Et, au-delà, comment l'organisation d'un service peut-elle avoir un effet sur les patients qu'il accueille ? Cet article explore l'articulation entre la psychose, l'institution du soin et le jeu de go.

« Institution » est un terme issu de l'anthropologie. En dehors de cette discipline, ce concept semble se dégrader et perdre de son tranchant, refoulé sous des habits de bon sens. Le même mot s'emploie pour désigner une clinique psychiatrique, le mariage, le Parlement ou le métier de psychologue. La confusion est rapide entre l'établissement (ses murs, ses figures, son décor, etc.) et l'institution (qui est toujours le nom d'un processus, pris dans une histoire, une organisation structurée et structurante, tissée d'enjeux administratifs, juridiques, symboliques, imaginaires, pulsionnels, toujours un montage qui repose principalement sur des faits de langage). La société méditerranéenne qui nous a fourni le mot – les Romains de l'Antiquité – l'employait pour désigner quelque chose de plus fondamental encore : l'institution de la vie (*vitam instituere*)¹. Les Baruyas de Papouasie-Nouvelle Guinée instituent la vie eux aussi, suivant d'autres systèmes de ritualités finement décrits par Maurice Godelier². Que l'on pense simplement à la pratique consistant à accoler au mammifère humain un signifiant dès sa naissance qui lui servira de prénom. Un autre lui servira de nom de famille, signifiant fondamental à partir duquel une généalogie se

dessine et par lequel les contours de l'interdit de l'inceste et de l'endogamie excessive se précisent. La chose peut sembler d'une banalité infinie, mais il suffit de rencontrer des humains aux prises avec la psychose pour comprendre que cette institution du nom ne va pas de soi, qu'elle n'est pas garantie³.

Le rapport du sujet psychotique au monde

Deleuze et Guattari⁴ ont distingué des rapports au monde en arborescence (producteurs de hiérarchies, de jeux de différences) d'une part, et en rhizomes (producteurs de multiplicités horizontales) d'autre part. En deux mots, le rhizome est cette structure sans centre, sans hiérarchie, procédant par connexions de proche en proche, et qui serait homogène à la psychose. Nos institutions de soin sont généralement organisées par arborescences et autour de la distinction soignants/patients. Il est nécessaire de bien distinguer les rôles et les places dans un collectif de travail. Mais, sous les arborescences et les hiérarchies des institutions – psychiatriques tout particulièrement –, les processus rhizomatiques de la psychose opèrent en sous-main. Ces processus font courir le risque de la confusion des places, de l'indistinction des rôles, des phénomènes de clivages archaïques en bons et mauvais objets, etc.

Le jeu, un terrain pour les rencontres de psychothérapie

Jouer au go avec des patients, lors de séances individuelles ou dans le cadre de psychothérapies de groupe, fournit un terrain aux rencontres de psychothérapie dans un service de psychiatrie. Le jeu consiste à délimiter des territoires, tracer des

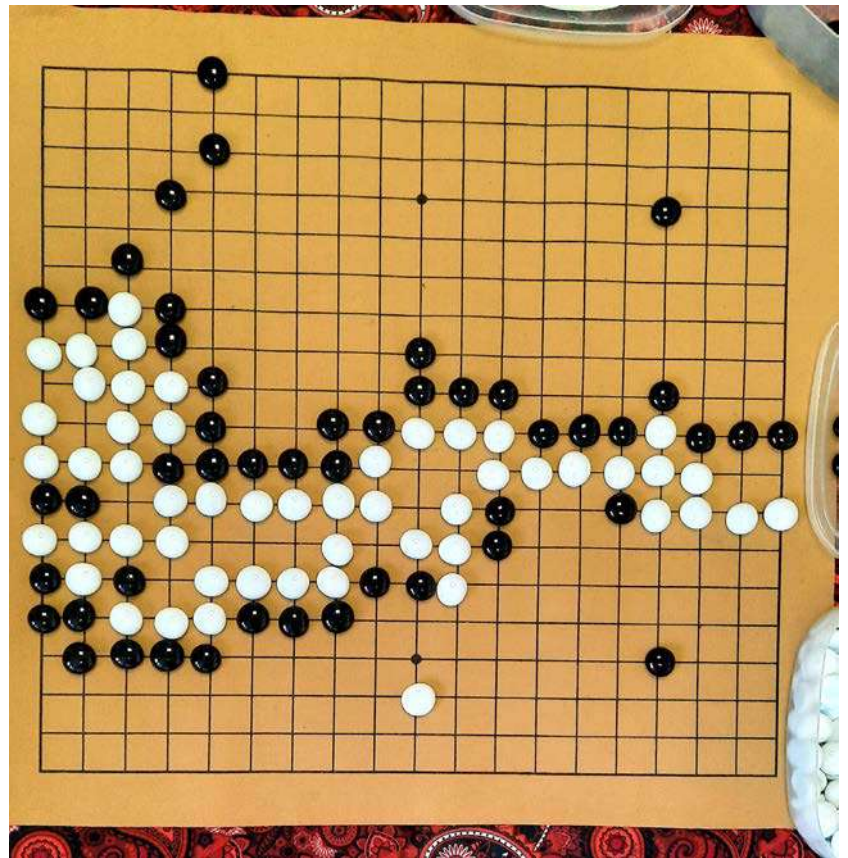
frontières, conquérir des zones, éventuellement en capturant les pierres adverses. Le go offre une impressionnante variété de coups et est ainsi très sensible aux fonctionnements psycho-affectifs des joueuses et joueurs.

La rencontre entre un espace organisé et la psychose

Une tension toute particulière émerge lors d'une partie de jeu de go avec des sujets psychotiques. Ça n'est cependant pas un outil psychothérapeutique. À dire vrai, une certaine réserve demeure à l'égard de cette idée d'outiller la psychothérapie, d'introduire au sein de cette rencontre des dispositifs qui ne seraient pas innocents de toute visée. Les patients ne sont pas dupes – à en croire les résistances, en toute bonne foi, que leur appareil psychique met en place sitôt perçu le vouloir du thérapeute. Pierre Fédida l'exprimait parfaitement : « *Les psychothérapies qui technicisent – ou plutôt technologisent – le jeu et qui en font, ainsi, des moyens d'exploration de l'inconscient et des auxiliaires de communication se vident, du même coup, de la compréhension interne de leur propre projet [...]. Non seulement jouer n'y est pas possible, mais son pouvoir est faussé d'une méconnaissance radicale de l'enjeu psychothérapeutique où jouer n'est pas différent de écouter et laisser, dans l'attention dite flottante, se créer et recréer cette parole qui transporte en retour [...] ce qu'elle a accueilli.* »⁵

De ce point de vue, lorsque nous jouons au go en psychiatrie, le long des lignes parallèles du plateau de jeu, nous sommes effectivement attentifs à ce qui se déplace de la vie psychique vers le plateau, et du plateau vers la vie psychique.

La tension dont je parle procède de la rencontre entre un espace organisé (par le quadrillage du plateau de jeu, par des règles à respecter ou à enfreindre) et la psychose : une structure psychique dans laquelle l'organisation interne procède d'un régime différent, irrationnel croit-on souvent, ou surréaliste parfois. Tension entre d'une part l'espace résolument euclidien du service et du plateau de jeu (les lignes parallèles ne se rencontrent jamais sur le plan cartésien) et d'autre part un espace psychique où la géométrie est aussi libre que dans nos rêves. Cette tension se produit au fond de toute rencontre avec la psychose, peut-être au fond de toute psychothérapie authentique. Fernand Deligny réalisa de véritables cartes des trajets des jeunes autistes qu'il accueillait. Il procédait à un repérage attentif de cette tension entre le jeune autiste et de tels espaces institutionnels édifiés par et pour la



Partie avec une patiente mélancolique (Noir). La patiente appuie actuellement son existence sur son thérapeute (Blanc). Elle lui exprime sa sollicitude (les pierres noires en bas à gauche) et voudrait lui offrir un point d'appui. En haut à gauche, ses limites internes sont poreuses.

névrose. « À l'encre de Chine, écrivait-il, la ligne d'erre inscrit, en trajets, ce qu'il en advient d'un enfant non parlant aux prises avec ces choses et ces manières d'être qui sont les nôtres. »⁶ La psychose sort des lignes, ce à quoi renvoie d'ailleurs l'étymologie de délirer : s'écarter du sillon (*lira*).

Le cadre, reflet de la capacité d'écoute et d'accueil de l'institution

Tout cela est propre à redynamiser le concept de cadre, trop souvent ramené à une fonction policière du licite et de l'illicite. « *Remettre du cadre* », comme on entend souvent dire dans les services de psychiatrie est synonyme d'un rappel à la loi, d'un rappel à l'ordre, peut-être aussi rappel à une verticalité des rapports humains. Pourtant, le cadre est

1. Cf. P. Legendre, *Dogma : instituer l'animal humain*, Fayard, 2017.

2. Cf. *La Production des grands hommes*, Flammarion, 2009.

3. Cf. J. Lacan, *Le Séminaire III : les psychoses*, Seuil, 1981.

4. Cf. *Capitalisme et schizophrénie. Tome 2 : Mille Plateaux*, Éditions de minuit, 1980.

5. Cf. P. Fédida, *L'Absence*, Gallimard, 1978, p. 168.

6. Cf. *Cahiers de l'immuable/1*. Je remercie Olivier Lenormand d'avoir attiré mon attention sur le travail de Deligny.

d'abord l'espace délimité auquel l'artiste confie son œuvre : au-dedans du cadre, se tient l'expression ; au-dehors du cadre, les choses exprimées tendent à être inaudibles, irrecevables par l'institution. Le cadre est le nom d'une séparation entre l'audible et l'inouï. C'est le nom de la capacité d'écoute et d'accueil de l'institution. Peut-être aussi le terme d'une injonction à se conformer aux attentes institutionnelles, indiquant hélas le chemin du rôle à tenir de « patient adapté ». Il serait préférable que « remettre du cadre » renvoie à cela : épaissir ou

Les lignes de fuite qui se dessinent avec la psychose semblent mobiliser le jeu de go comme un espace qui sait accueillir l'éparpillement de la pensée psychotique.

densifier l'espace de rencontre. Le collectif des professionnels pourra d'autant mieux être affecté et penser les patients accueillis. Fédida voyait dans le cadre « une puissance de fiction ». « Chaque fait des plus mineurs est, avec le cadre, propre à une amplification imaginaire⁷ », écrivait-il à propos du cadre psychanalytique.

Un jeu plus vaste qu'il n'y paraît

Une patiente jouait au go avec moi chaque matin à 8h45, malgré une « psychose déficitaire » qui avait fait douter l'équipe de sa capacité à jouer. Un jour, alors qu'elle connaissait pourtant bien les règles, elle posa une pierre sur mon bureau à quelques centimètres du plateau de jeu. Sans la moindre métaphore, elle jouait à côté de la plaque en bois qui servait de plateau. Elle reconnut être à côté de la plaque. Je consentis à la rejoindre et à poser mes pierres à côté des siennes hors du plateau et de ses lignes structurantes. Poser mes pierres sur une ligne d'erre où la pensée de cette patiente pouvait librement se déplier. Elle me faisait découvrir que le jeu de go, contrairement à ce que prétendent ses règles, est plus vaste que son plateau. Alors que je me représente souvent le go en psychothérapie comme une pratique de cartographie de la rencontre, les lignes de fuite qui s'y dessinent avec la psychose semblent mobiliser le jeu comme un espace qui sait accueillir l'éparpillement de la pensée psychotique. Fernand Deligny écrivait aussi : « Les cartes ne sont pas des instruments d'observation. Ce sont des instruments d'évacuation : évacuation du langage, mais aussi évacuation de l'angoisse thérapeutique. ⁸ »

Tisser des liens entre différents territoires

Le corps psychotiquement morcelé se transcrit au cours de la partie de go. J'ai d'abord cru y reconnaître une métaphore de ce corps, comme si le morcellement était représenté par des groupes de pierres organisées en territoires disjoints. Mais est-ce vraiment une métaphore ? Je me souviens d'une patiente réagissant à ma pierre au contact de sa pierre par une angoisse toute épidermique ; elle fit entendre que je risquais de faire effractions dans les limites poreuses de son être, si poreuses que le dehors du plateau de jeu était dedans elle. Ce qu'elle me disait aussi, parallèlement à la partie, c'est qu'elle se sentait hors-jeu dans l'institution : hosi-

talisée dans le service A, sa chambre se trouvait dans le service B. Sa chambre était isolée par la ligne d'une frontière imaginaire qu'elle avait bien du mal à franchir, et la signalétique de l'établissement lui indiquait paradoxalement qu'elle ne se situait pas dans le service où elle était pourtant. Son discours se morcelait également selon le territoire qu'elle occupait (service A ou B). Gagner la partie ne l'intéressait guère⁹, elle s'appliquait plutôt à tisser des liens entre les différents territoires qui la composaient.

Les institutions du soin psychique gagneraient à mesurer combien la psychose peut trouver des points d'appui dans l'existence quand on accepte de jouer en dehors du plateau, en dehors des lignes des géométries établies (là où le bon sens exige que deux parallèles ne se croisent jamais). Quelle implication pour le management et l'organisation des soins psychiques ? Il serait utile de pouvoir organiser les services de façon à « prolonger des lignes », permettant au collectif de travail d'entrer en lien avec la psychose accueillie (condition préalable à toute psychothérapie). Sakata Eio, un brillant professionnel du go, disait à propos du jeu : « Une pierre ne ressent rien, mais elle pleure quand on sabote son travail. » Or, je crois qu'il y a chez les professionnels travaillant en psychiatrie quelque chose qui pleure quand les lignes de leur travail ne peuvent pas être prolongées en direction de l'Autre humain. ■

7. Cf. P. Fédida, *L'Absence*, op. cit., p. 168.

8. Cf. P. Fédida, *Le Site de l'étranger*, PUF, 2009, p. 74.

9. « Vouloir uniquement gagner est une maladie », écrit Yagyu Munenori dans *Le Sabre de vie*, ouvrage du XVII^e siècle à l'attention des samourais.